

Echappant à son fils, Lemayeur marcha vers sa femme en criant :
— Donne tonnerre !
— Voyons, mon homme, qu'est-ce que tu as ? Voilà des yeux que je ne t'ai jamais vus ! René, il me frapperait, défends-moi.

Lemayeur courait au cellier.
— Ces billets, c'est la vérité, mère ? demanda René.
— Puisque je les ai, là, dans cette serviette.
— Tant d'argent, chez nous, quand, à la mort de M. Savenay, nous étions criblés de dettes !

— Que dis-tu, René... J'ai peur !
Lemayeur reparaissait, tête nue, pâle, effrayant.
— Mes billets ! cria-t-il, mes billets, où sont mes billets ?
Nanne défit la serviette et lui tendit le portefeuille.
— Mes billets, mes pauvres billets ! Mes économies entassées sous par sou pour vivre tranquille quand ces pauvres mains-là, qui ont tant peiné, n'auront plus la force d'appuyer sur la charrue. Est-ce que ce n'est pas mon droit !

— Voyons, père, interrompit René, d'une voix qui tremblait, expliquons-nous. Autrefois, nous avons été poursuivis, saisis. Les meubles, les bestiaux, les moissons, tout allait être vendu....

— Eh bien, j'ai payé !
— Alors, ce sont tes économies ?
— Oui-da !
— Allons, mon homme, dit Nanne, ce n'est pas sérieux. Cinquante mille francs d'économies ? D'où te vient cet argent, vieux cachotier ?

Lemayeur grogna :
— En voilà assez ! Je suis le maître, après tout ! Je ne veux pas qu'on m'interroge.

— Cependant, mon pauvre homme....
— Alors, alors... pourquoi ne dites-vous pas que je l'ai volé ?
— Mon ami !
— Père, comment pourrions-nous croire ?
— Oui, vous avez l'air de le croire. Volé, volé !

— Alors, j'aurais eu le courage de vivre à côté d'une bonne et honnête femme, d'un fils comme mon René, d'un soldat qui représente l'honneur... le pays... toutes sortes de sentiments élevés... J'aurais eu ce courage... Ah ! mon Dieu !

Lemayeur éclata en sanglots. Nanne et René le regardaient, épouvantés.

— Bien sûr, lui dit sa femme, cherchant à le consoler, de sa voix douce, bien sûr que tu ne l'as pas volé, cet argent, mon pauvre homme, il serait si facile de nous dire....

— Oui, si facile, insista René.
— Je ne peux pas, répondit-il en s'essuyant le front. Du reste, pour vous prouver que je ne suis pas si mauvais que vous croyez, cela me coûte bien de m'en séparer. C'était la chair de ma chair. La vie est dure, on ne sait jamais. Prenez, je vous donne tout, tout, faites-en ce que voudrez ! Remets tout cela dans l'armoire, femme.

— Montre un peu ce portefeuille, mère ? demanda René quand Lemayeur fut sorti.

Jusque-là, il n'avait pas cru à cette fortune. Il examina le portefeuille. Il l'ouvrit et compta les billets : Cinquante, le compte y était ! Soudain, il pensa que c'était justement cette somme qui manquait dans la valise du banquier Savenay, cette somme qu'on reprochait à Jordanet d'avoir volée.

— Oh ! fit-il.
Denis errait dans la cour, il l'appela :
— Envoyez-moi Fonberlot et Tournillon, lui ordonna-t-il.
— Oui, mon lieutenant.
Les deux hommes ne tardèrent pas à arriver.
— Vous appelez-vous, leur demanda l'officier, à mi-voix, les numéros des billets volés à M. de Savenay ?

Fonberlot répondit de suite :
— Série M, 222, les trois cocottes.
— Et série V, ajouta Tournillon, 1792, les droits de l'homme.
— C'est bien, merci, allez.

Tournillon disait, en s'éloignant :
— Je m'en souviendrai toute ma vie, de la série V.
Un grand feu flamboyait dans l'âtre. René y jeta le portefeuille. Plus pâle qu'un mort, tremblant comme une feuille, se soutenant à peine, il regardait la flamme, grandissante, lécher les murs noircis.
— C'était la seule preuve, murmura-t-il. Maintenant, il faut que je me batte avec Gérard ; il faut que je meure. Puisse ma mort leur procurer l'oubli, à tous !

Il entr'ouvrit la porte de la chambre et cria :
— Mère, inutile de te déranger ce soir. J'ai promis au général.
René, rencontrant le vieux dans la cour, le regarda dans les yeux, et, d'une voix grave :

— Je ne te reverrai pas d'aujourd'hui, père, tu n'as rien à me dire ?
Lemayeur sursauta.
— Rien.
— Songe que demain il serait trop tard !
— Mais je n'ai rien à dire, moi, t'es drôle !

— C'est bien ; adieu !
René s'éloigna à grands pas, sans tourner la tête.
— Adieu, comme il m'a dit cela, pensa Lemayeur angoissé.
Il revint à la maison et réclama son portefeuille. Nanne le chercha vainement.
— René l'aura emporté, fit-elle.
Lemayeur poussa un cri de rage ; puis, comme accablé soudainement, il alla se jeter sur son lit, et la vieille l'entendit qui sanglotait.

CXXIV

Avant le Duel

Gérard, avec les derniers pelotons, logeait au Vieux-Bourg, à égale distance d'Aix et de la ferme de Lemayeur. Sous prétexte de migraine, il avait refusé l'invitation de l'amiral de Rochetule et s'était renfermé dans sa chambre. Vers cinq heures, il expédia le billet fatal à René, puis il sortit. L'idée lui était venue, d'aller trouver Régine, à Limoges.

Une fenêtre était éclairée, au rez-de-chaussée. Gérard s'approcha. Régine ouvrit sa fenêtre toute grande et retint un cri de surprise en apercevant Gérard.

— Toi ! toi ! balbutia-t-elle à demi voix.
— Pardon, Régine, je voulais te revoir, te parler. Tu as cru que je t'avais oubliée ? dit-il.

— Non. Serais-je ici, chez ta mère, chez toi, si j'avais cru cela ?
— Et ma conduite ne t'a pas semblé... singulière ?
— Si... dans les premiers jours. Puis, j'ai réfléchi, et j'ai compris que tu souffrais ; j'ai deviné, à demi, le motif de ta souffrance.

— Pauvre Régine, dit-il, la mort de tes grands-parents t'a fait verser des larmes et je n'étais pas là pour te consoler. Si je survivais, je saurais bien réparer tout le chagrin que je t'ai causé.

— Si tu survivais, Gérard ?
— Je suis fou ; je devrais être heureux, puisque tu ne doutes plus de moi.

Elle lui demanda avec inquiétude :
— On te reverra demain, après la revue ?
— Demain, oui, sans doute. Seulement, puisque je t'ai, ce soir, répète-moi que tu m'aimes ?

— Je t'aime, Gérard.
Une horloge tinta, dans le lointain. Minuit. Il fallait se séparer. Ce mot échanpa à Gérard :

— Adieu, Régine. Oh ! si tu savais... et il s'éloigna précipitamment et retrouva sa voiture à l'endroit convenu. De retour chez lui, il se trouva face à face avec un homme qui l'attendait devant sa porte.

— Jordanet ! s'écria-t-il. Que désirez-vous de moi ?
— Une minute d'entretien. L'heure vous paraît singulière, mais je n'avais pas le choix. Vous m'avez recherché, du reste, à la Nouvelle et à Paris : me voici. Que me voulez-vous ? Vous n'avez qu'à dire un mot pour me faire arrêter.

Gérard le fit entrer.
— Je serai bref. Pourquoi m'avez-vous poursuivi jusqu'en Nouvelle-Calédonie ?

— Je cherchais à faciliter votre évasion.
— Allons donc ! Vous ne me trouviez pas suffisamment puni ?
— Telle n'était point mon idée.
— Vous n'avez pas ordonné à Mascarot de me livrer à Jacquemin ?
— Jamais !

— Le coup raté, vous n'avez pas lancé Mascarot à mes trousses, de Sydney en Angleterre et d'Angleterre en France ? Vous n'êtes pour rien dans la poursuite de Chaumont ? Vous n'avez pas prêté la main à l'affaire de la corde ?

Gérard se leva.
— Pour qui me prenez-vous, Jordanet ?
— Pour un honnête homme, comme moi, si vous ignoriez toutes ces infamies.

— Je les ignorais.
— Merci, monsieur. Ah ! si je pouvais avoir un tête-à-tête avec ce scélérat de Mascarot ?

— Quoi, vous croyez que Mascarot en voulait à votre vie ? Il aurait joué, à mon insu, ce rôle infâme ?

— Je fais plus que de le croire, M. de Savenay, j'en suis certain ; mais je me demande à quel mobile il obéissait.

— N'avez-vous point des soupçons sur le véritable assassin ? Vous le connaissez, peut-être ?

— Non, monsieur, je n'étais pas là, moi, au dernier moment. Je ne sais rien.

Jordanet n'était pas homme à dénoncer Marguerite à son fils.
— C'est tout ce que vous désirez de moi ? reprit Gérard froidement, les yeux fixés sur l'évadé.